

# LASSITUDE

AH! QUE TU ES ALITÉ...

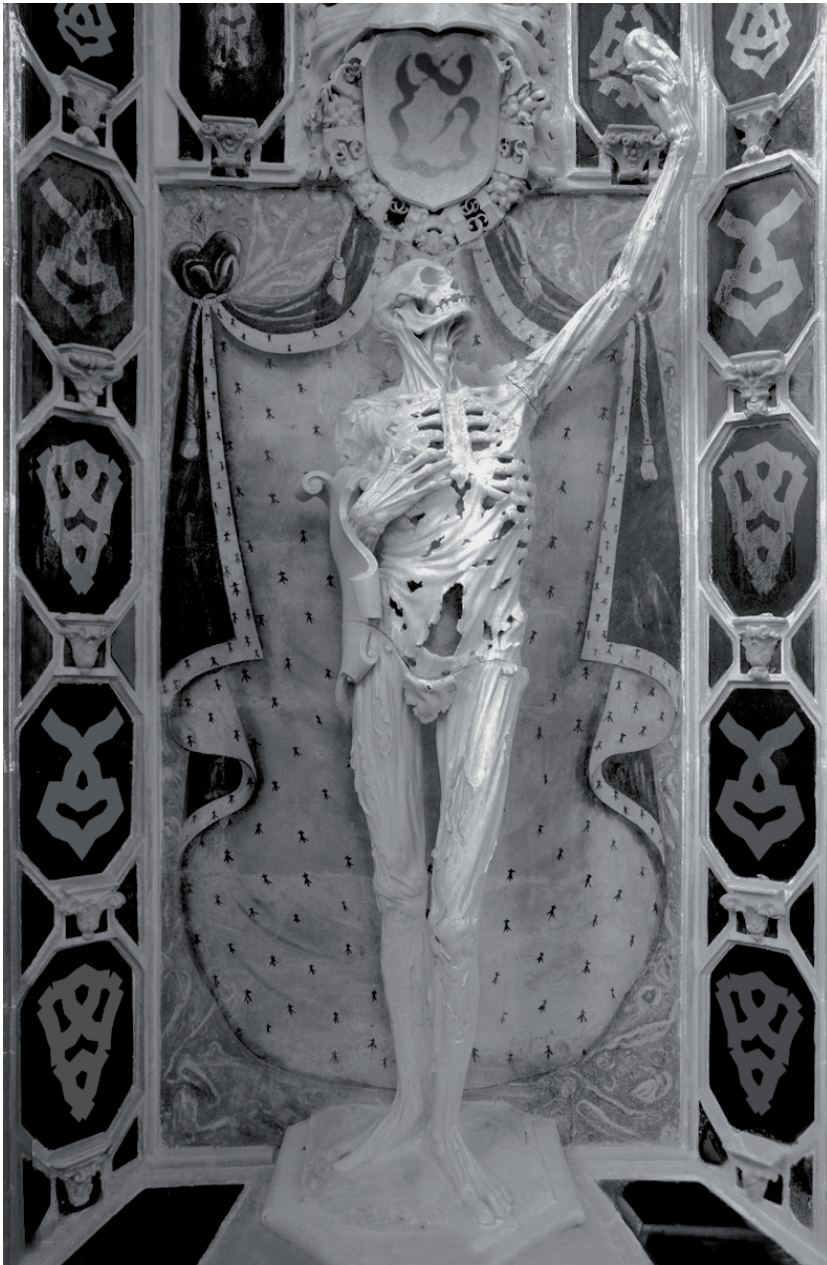
LUNDI 26 JUIN 2017 SAINTE HILTÈME

## INTERDIT AU PUBLIC

L'APOCALYPSE VOUS A UNE DE CES GUEULES! QUI AURAIT PU CROIRE QU'ELLE SERAIT SI PONCTUELLE, SI RAPIDE, ET QU'ELLE AURAIT CETTE MANIÈRE-LÀ DE « GÉRER » LES ÂMES? ET QUI NOUS A DÉSIGNÉ COMME ARCHANGES DE SERVICE, NOUS, SI ÉLOIGNÉS DE CES VUES MYSTICO-CHRÉTIENNES? L'APOCALYPSE SERAIT-ELLE DONC UN APOLOGUE RECOUVRANT UNE INÉLUCTABLE ET SECRÈTE RÉVOLUTION DES ASTRES? TOUTES CES QUESTIONS VONT RESTER EN SOUFFRANCE. CE QUI COMPTE, C'EST LE CHANGEMENT D'ÉPOQUE ET LA RESPIRATION QU'IL PORTE, UN SOUFFLE DE VIE, UNE INSURRECTION DU VIVANT CONTRE LE CONFINEMENT D'UN MONDE ÉTEINT.

Risiblement le public, instance condamnant tout ce qui ne lui agréait pas à l'invisibilité et à la proscription implicite, est justement ce qui est en train de subir cette loi même avec la dernière — au sens d'ultime — rigueur. Curieusement c'est la loi du public qui peu à peu a produit les moyens et les conditions de sa propre éviction! Plus les techniques se sont banalisées et démocratisées pour la plupart, et plus le créateur authentique échappait, sans trop le savoir jusqu'ici, à la sanction publique.

Que reste-t-il du public? Des bribes, des débris volant au vent de leur dérive, et qui se prennent tous, ces petits morceaux de domination et d'assurance, pour le public en personne. Ravis, il leur semble avoir capitalisé toute la puissance du groupe à eux tous seuls; inquiets, ils ne sentent plus trop la présence effective de la masse autour d'eux; le froid les gagne au moment de leur triomphe. Car tout petit bout de public aspire à la tyrannie du public tout entier par sa seule personne, tout en se défaussant de la responsabilité individuelle à cet égard, comme il se doit chez le lâche potentat.



Ces fragments de public flottent ainsi de-ci de-là retenus par le filet technologique qui leur octroie assurance et indépendance associées; le rêve du désir accompli.

Cependant, l'angoisse qui tenaille les morceaux de public est bien fondée. Un rideau est définitivement tombé sur la scène du monde et « les » publics s'imaginent que les comédiens et animateurs de leur vieux show ont vieilli et se démodent, que leurs pantomimes, grimaces et mensonges se démonétisent. Mais c'est avoir mal compris la chute de ce rideau dont la ficelle est cassée et ne le remontera plus. Ce n'est pas sur la scène qu'il a chu, mais sur la salle, dont les culs qui en occupent les fauteuils n'auront plus d'autre avenir que se remémorer éternellement leurs vieux pitres et les singer eux-mêmes; au mieux, mal payer des suppléants sur qui se défouler en les accusant d'être les vrais responsables de la dégringolade.

Rigolade. Le monde se tourne alors vers de vrais « acteurs » de la vie, de vrais « personnages » qui n'ont plus pour rôle de mimer, mol hier, les situations favorites des petits

(suite page 2)

(suite de la première page) blic coulera encore longtemps dans les veines de ceux qui s'en émancipent déjà. Le procès du public, ce monstre assoiffé de sang et d'horreur, buvant par tous ses trous de misère la consolation de sa parfaite nullité grâce aux souffrances d'autrui, devra-t-il s'engager? Sans aller jusqu'à une telle opération qui serait contradictoirement et inéluctablement publique, une saine considération de la venimeuse hydre devra s'établir, et lui assigner ses quartiers sera de mise — sans vouloir préserver les privilèges d'une « élite » — laquelle n'est que du public doré sur tranche. Que la technologie ait si longtemps travaillé à libérer du joug public relègue cependant, tout bonnement, le public dans l'ordre des choses qui furent nécessaires et ont perdu cette primauté à force de progrès. Le progrès de la technique prend soudain l'aspect d'un vrai progrès. Non pas celui de la fonctionnalité et du confort, mais le progrès de la libération du poids du public sur la personne. Que l'on puisse éditer, publier, composer, correspondre presque sans le veto du nombre est une

véritable avancée. Que le public n'ait plus accès à ces myriades de voix qui l'excèdent, aussi. Le lien secret prend toute sa force. Entende alors, parle, qui peut. S'éloigner de la chose publique semble être le destin de ceux qui veulent pouvoir vraiment réfléchir et agir sereinement. Aussi cela ressemble-t-il à ce que nous faisons. Mais notre simple réaction d'adaptation, classique depuis Socrate le classique, n'est plus seule au monde et n'a plus seulement cette configuration. C'est le public lui-même qui s'use et chavire et pour la première fois dans une assez longue histoire du monde qui s'échancre, se troue, se déchire et part en définitifs lambeaux sans espoir d'être ravaudés, restaurés, réparés, recousus; pour la première fois les coutures craquent sans rémission. Ce n'est pas tant nous qui nous éloignons du public que celui-ci qui n'adhère plus à ses propres os; il s'étiole, se dilapide, s'effiloche, ne se raccroche plus qu'à ses hurlements de vitalité mécanisée, s'éparpille en brimborions, fragments, petits bouts de public comme nous les appelons,

horreurs isolées qui n'ont que le ramassis pour loi et se perdent donc à la dérive irrémédiablement... Ce détricotage de la chose publique ne fait que se ressentir sans pouvoir être aperçu effectivement (les banalités du bavardage à ce sujet ne l'atteignent pas), sinon par des gens comme nous, qui ne peuvent rien rater le phénomène. Ainsi s'il doit rester quelque chose d'encore un peu public, c'est nous, paradoxalement. C'est que quelque chose, le peuple, demeure à nos côtés. Pourtant le populo nous fuit en masse. Cela ne fait pas disparaître le populaire de notre compagnie. Le trèpe se perd en petits morceaux, voilà tout. Une véritable actualité surgit — surprise! — de ce qui clame depuis longtemps l'actuel et le nouveau à faux. Pour une fois il y a vraiment du neuf! Mais ce neuf est une nouveauté amère pour beaucoup ne pouvant que l'ignorer, parce qu'il condamne la possibilité d'en faire, comme à l'acoutumée, du renouveau. Ce neuf est l'annonce de la fin du neuf et de l'apparition de quelque chose d'autre. Tiens.

L'internet des gueux-gueux-chromés est l'ac-

compagnement technologique de cette dissociation publique. Voyons, c'est fort simple. Qu'est-ce que le public? Un rassemblement, une masse, un ensemble de gens. Les réunir virtuellement, par les tuyaux de la télétransmission, paraît non seulement être la même chose, mais encore être une possibilité augmentée, grâce au nombre qui est concerné (mondial!) mais toute la terre y participerait-elle au même instant, que le public n'existerait pas davantage, car seule la proximité physique des membres du public, si l'on peut dire, forme le public. En tout cas c'est l'opinion matérialiste, positiviste, publique, qui préside à la notion même du public. Sans ce coudolement réel, ce sentiment du paquet authentique, tangible, cette odeur de viande des salles publiques, comme le soutiennent depuis toujours les tenants de la réalité, pas de public véritable. La télétransmission est donc le vecteur essentiel de la destruction du public — en quelque sorte, par lui-même! Le monde est finalement bien fait. La fausseté matérialiste précipite sa propre perte... déguisée évidemment en triomphe, comme on pouvait s'y attendre.

La « relation » au travers de la télétransmission peut être une relation avec n'im-

porte qui ou n'importe quoi. Des simulacres, des robots, des morts. La télétransmission est essentiellement fantomatique, malgré tous les efforts qui sont produits pour en faire une relation réelle avec de vrais gens. L'absence de proximité physique dénie par avance toute possibilité de réalité à ce type de relation. Le public s'éteint et s'autodétruit par la télétransmission... cette dernière ne fait que créer un monde du malheur et de l'isolement « public », vrai-

ment public, lui, car c'est ce que la population est amenée à ressentir collectivement, dans la proximité des transports en commun par exemple, où chacun doit s'isoler dans une présence avec les autres... qui ne doit pas être là, mais dans la télétransmission.

Nous prôtons nous aussi et participons activement à ce démantèlement du public, cette chose dangereuse, féroce, ruineuse, qu'est le public. Nos indications n'ont donc rien

du traditionnel discours marxiste dénonçant les menées d'exploiteurs sans scrupule. C'est du public même que la fin du public s'organise et se répand à grande vitesse. Une tragédie morale s'effectue sans pitié sous nos yeux. Nous ne nous adressons pas au public, mais aux rescapés du public, à ceux qui trouvent la ressource de s'extraire du désastre de la destinée publique, à ceux qui n'ont jamais pu adhérer au public, que le public a toujours rejeté et

exterminé impitoyablement. Aujourd'hui c'est lui, le public, sous la forme de ses parties qui s'éparpillent et s'isolent, qui se retrouve isolé et livré à une vulnérabilité sans recours; en effet aucun bout de public ne peut compter sur ses propres forces, habitué qu'est le public à s'appuyer sur les fonctions du groupe, celles-là même qui sont en train de lui faire défaut... Évidemment s'abstraire parfaitement du public est une gageure et nous sommes nous aussi victimes

de la déréliction publique; néanmoins, pas sous tous ses aspects. D'abord nous avons un certain niveau de conscience du cataclysme qui se déroule. Cela aide, puisque la catastrophe se nourrit principalement de la confusion et de l'ignorance, de l'aveuglement. Ce n'est pas tout à fait notre cas et c'est déjà beaucoup. Pour le reste il faut parer à ce que la disparition publique entame dans la vie collective et dont nous sommes aussi tributaires.

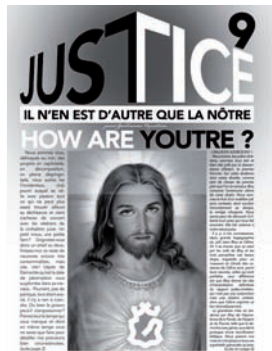
## DEMANDEZ JUSTICE!



Dans le cadre de toutes les scabreuses missions que la Grande Liquidation nous contraint à entreprendre malgré notre dégoût marqué, toujours plus marqué d'autant plus qu'elles nous désignent à tous les contresens les plus communs — dont l'indifférence générale à tout ce qui n'est pas yabon miam-miam goulou-



goulou nous protège fort heureusement — voici les numéros sept, huit et neuf de notre publication *Justice* consacrés globalement à la plèbe et à ses acolytes favoris, le judéo-christianisme et le totalitarisme, choses qui se flétrissent avec elle et dont nous assumons une sorte de ramassage par la voirie. Nous piaffons d'impatience d'en finir avec ce



ménage printanier pour nous tourner vers des horizons plus ouverts.

## MAÎTRE-QUEUE

« Le graffiti de chiottes et la poésie sublime enfin réunis pour le meilleur et pour le pire » écrit très à propos Gogue N' Art magazine dans son numéro double de l'été, consacré au chic de derrière les fagots, au sujet du pornosophe star Joybringer. En effet, c'est à toute une histoire de la représentation phallique — chose si tapie dans une ombre douteuse, fangeuse, songeuse et toujours prête à se venger



de rancœurs inavouables — qu'invite le personnage, la figure, figure par excellence entre toutes, qu'est l'apporteur de joie. Le quéâtre, très concerné

évidemment par la représentation quand elle prend des significations aussi prépondérantes, dédie à son portrait l'une de ses plus belles études.



enfin. Non. Concon n'est pas destiné à tous, ce n'est pas l'idiotisme général à la portée de tous. Seul Végas, initiateur de Concon™ en détient les principes. Ce n'est pas un idiome ésotérique non plus. C'est une exposition, une présentation pour très peu. Il ne faut pas parleralcon™, il faut justeconconprendre. Re-

cevoir le dondon. Saurien, sauratu? Le quéâtre se devait de faire un speucial Concon™ trètrèsconcon. Conconissimo, à plein tarif. Déconconnez, lisez le quéâtre de Concon™TM.



## DICTATURE DE LA PENSÉE

Pour compenser la fragmentation générale qui a lieu par les contradictions et la façon dont elles entraînent une démente collective grandissante instrumentée, orchestrée par la roue et sa motricité, laquelle consiste à détruire toujours plus ardemment en préten-

dant et en croyant que l'on construit, il faut instaurer une dictature de la pensée qui reviendra à se contraindre à l'évidence de ce qui se produit et à en assumer les conséquences, aussi dramatiques soient-elles. Que les moins simples vivent sous la domination du bon-

heur obligatoire et dans la superstition du libre arbitre est inévitable, mais que toute l'homîe\* s'y abîme n'est pas raisonnable. Cela

ne changera rien en apparence mais, sur le fond, la clarté réapparaîtra. C'est ce à quoi nous travaillons en restaurant une esthéli-

que conforme autant que possible à la forme exacte du désastre dans sa gloire, ainsi qu'à la splendeur dans son abjection intégrale.

\*Nous employons ce terme au moins aussi vieux que la Renaissance, en lieu et place du mot « humanité ». Ce dernier a trop servi à désigner quelque chose qui n'est pas un humain mais un être fantasmatique, horrible et impossible qui serait dominé par la compassion, la sollicitude, la gentillesse, le sens du devoir, de la responsabilité civile, de l'entraide, etc.

# TXT FAIT SA BNF

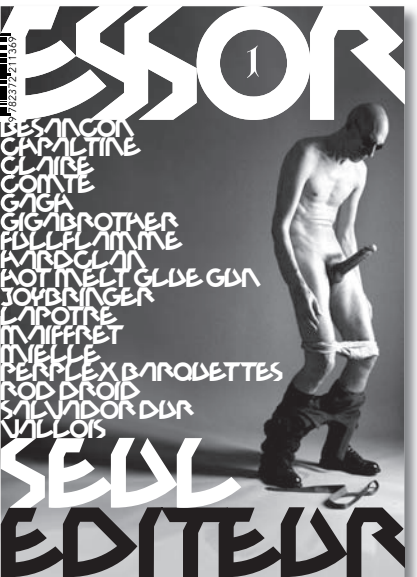
Nous sommes assez fous pour imaginer une publication conjointe Txt-BnF. À ceridicule, nous y joignons le programme, de jolis logos, rien ne retient notre naïveté intégrale. Pour qui se prend-on, serions-nous en recherche d'emploi? Ou bien est-ce peut-être la BnF

qui aurait besoin d'emploi? C'est absurde, incroyable, impertinent au possible et d'ailleurs ce genre de chose existe déjà, a été fait cent fois, existe partout, n'a plus de raison de s'envisager nulle part. Le dossier est complet. Nous n'avons plus qu'à le

timbrer avec le code du patrimoine, et l'expédier au coeur de la Bibliothèque, au Dépôt légal. Afin que celui-ci archive la démarche d'un certain éditeur, en 2017, qui aurait imaginé une Bibliothèque nouvelle, vivante, joyeuse, tout autre. Historique! On trouvera toute la documentation dans la boîte 4-WZ-17402, aux recueils.



# EST-CE OR?



pect, ce vieux savoir décati, ce qui n'est pas rien, pour l'obséder jusqu'à ce qu'il s'étrangle de ses propres mains ou s'étouffe sous ses propres déjections. Nous avons tout le temps. 4-WZ-17402, dont le titre reprend la cote de la boîte Lassitude aux recueils de la BnF, évoque ces notions mi-féodales, mi-futuristes avec un entrain tout romanesque, tout frais, tout français.



À paraître en fin d'année, le magazine Essor se tourne vers différents types de relation au public. Ceux qui s'acharnent en vain à obtenir sa faveur, estimant leur propre qualité à la mesure de cette réussite, se condamnent eux-mêmes, sans jamais remettre,

comme une fatalité, le veto public en question. Pour nous, ces échecs signalent, non pas une totale incapacité, mais une forme irréductible, même infime ou quelconque, de talent. Ce qui réussit auprès du public ne peut jamais être complètement bon, ni ce

# LOI & CRÉATION

L'art (la création), qui a autorisé l'argent, reprend cet aval. Il le ravale. La valeur financière elle-même se défiance, se dévalue. Car il a bien fallu que cette chose qui semble avoir existé de toute éternité et qui paraissait devoir durer

toujours, l'argent, ait été créée et dépende ainsi d'une origine. La création désargentise, démonétise. Ce n'était d'ailleurs qu'une sorte de tolérance (comme toutes choses), une simplification pratique sans vérité. En avoir fait l'ordre de l'univers, la fondation de toutes choses est une dérision. Loi et création, qui s'opposent, se contredisent,



échantent leurs rôles et leurs costumes entrent en une danse, une révolution planétaire où l'une chasse

proportion. Puis il y a aussi les autres, ceux qui obtiennent un succès de provocation par exemple, sans se laisser prendre à une attention publique mêlée de réprobation; et enfin ceux qui ne s'adressent pas du tout au public, mais qui s'amuse — l'éviden-

te nécessité, de longue date connue et toujours oubliée — de la création et de quelque sentiment esthétique que ce soit. Toujours sanctionné par la formule péjorative : « Se faire plaisir ». Justement, le plaisir est ce qui nous importe.

# ÉCOLE DE LOUIS XI

Nos travaux ne pouvant — et à dessein — que médiocrement supporter le genre d'étude systématique que le savoir officiel excelle à répéter encore et encore comme un vieillard caquetant (pardon, un senior en situation de handicap) sans jamais rencontrer d'ailleurs, que sa propre inanité, — ces travaux, disions-nous, continuent à rencontrer la même sanction : invisibles pour cause d'ineptie, de puérilité, de hors de propos, etc., c'est-à-dire *absolument inessentiel*. On comprend à quel point nous jubilons devant

cette opinion qui se mange sa propre moquette, et en détail. En vérité ce savoir ne peut rien aborder de

ce que nous faisons et n'a donc pas prise sur nous. Il ne peut ni ne doit\*. Bref nous le maintenons en res-

\*contre nous, qu'il n'a garde d'oublier, il emploie ses bonnes vieilles méthodes si désuètes mais tellement classiques, ayant fait leurs sinistres preuves, du dédain que l'on a pour les choses futiles, insignifiantes puis, sur le fond, de l'omerta et de l'enfouissement. Certes, nous ne sommes plus sous Louis XI; le savoir traditionnel ne sait plus assassiner. La faiblesse l'a gagné d'une part, et de l'autre une curiosité, certes malsaine pour lui — mais aussi le sentiment que « ça peut toujours servir » tout de suite ou quand on arrivera, allez savoir, à le digérer — a relégué ce genre de méthode expéditive dans les replis dudit obscurantisme gothique, époque de lumière s'il en fut. Notre époque a au moins conservé une certaine pratique des oubliettes — mais avoir abdiqué le meurtre pur et simple aura été le départ d'un déclin — et le commencement d'un vrai, d'un autre savoir, sans lequel nous ne serions pas là.

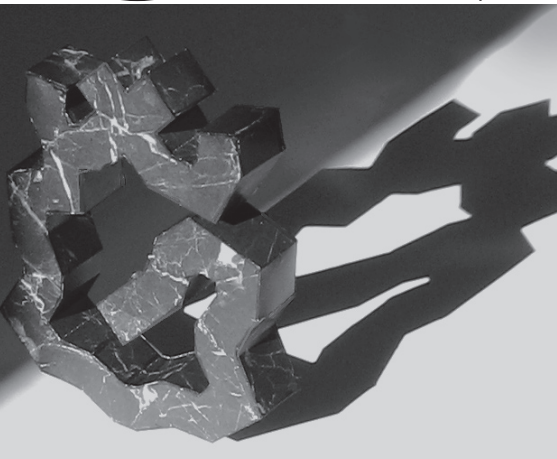
# PIPI-CACA

...pour les sots. Voierie, égout, ménage, nous voilà toujours et encore condamnés à du TIG, contraints par ordre de justice de ramasser la crotte publique... C'est en passant par ce pseudo-peintre, puis par la componsction grandiloquente du pape de la littérature frakassaise Hugo, que *Les pinceaux de l'art éteint*, avec sa troisième parution, donne une extension au thème de l'amplification pour finir sur le « précipité » du destin de la littérature française — devenue *littérature* - qu'est Violante Claire. Peut-on être plus audacieux? Essayons! Comme le remarque Paul Valéry dans *Regards sur le monde actuel*, le changement de proportions, d'échelle, change tout. Ce qui peut être valable pour quelques centaines d'Athéniens, démocratie, politéia

(République) prend une tout autre résonance quand ce sont des millions de personnes, avec l'organisation et l'amplification que cela suppose, qui s'y trouvent impliquées — comme le péché originel d'Adam, selon Kierkegaard (*Le concept de l'angoisse*) passe du saut qualitatif à une extension proportionnelle au nombre de générations, donc quantitative. La qualité et la quantité sont dans un rap-



port où elles s'influencent mutuellement. S'engager dans la voie de dire qu'à partir d'un saut qualitatif le quantitatif va peu à peu provoquer l'altération voire la complétion du saut originel pour décider d'un nouveau saut qualitatif ne relève pas de nos attributions purement hygiéniques. Chacun sa merde.



cifié sembla manquer de quelque chose. Il ne créait rien de vraiment original, ou de moins en moins. Bizarre. Un art aussi achevé ne devait-il pas faire couler de source les mondes originaux les plus nombreux, les plus inédits? L'économie ne devait-elle pas connaître un sursaut de fécondité en ce sens à l'instigation d'une création ayant atteint un tel degré de perfection? Rien de tout cela. Ennui et frivolité, ruine, guerres. Que se passait-il? En toute clarté policière, l'art n'était pas assez maîtrisé, le désordre

pas encore vaincu. Il fallut repartir à l'assaut du chaos toujours plus chaotique... toutes les forces s'y joignirent; la création normalisée se surnormalisa, remontant au créneau dans une lutte acharnée contre l'ennemi invisible... rien à faire. Plus l'ordre tenta de s'imposer et plus son échec s'affirma. Que fit-on? Des simagrées; la création s'avéra bien plus efficace, et bien moins dangereuse, simulée qu'effectuée. Au moins le désordonné s'étouffait, semblant se stabiliser.

Aujourd'hui puisque c'est la police qui crée — dans un monde inversé c'est le flic qui est l'artiste —, il nous incombe bien malheureusement de faire régner, de maintenir l'ordre, de le rétablir jusqu'à reconquérir la fonction qui, dans l'ordre, nous est propre, la création. (suite page 7)



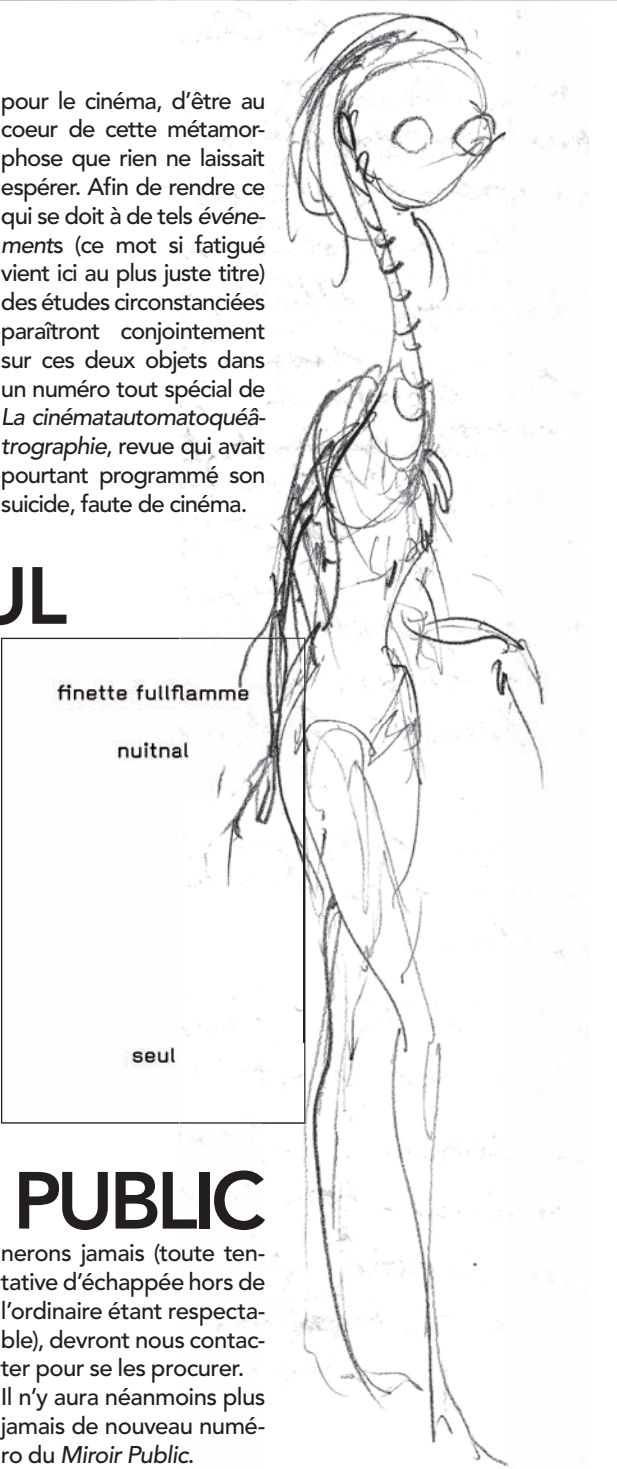
# CINÉMA PROPRE

Le cinéma au sens propre, qu'est-ce que c'est? C'est aux Films de Lassi-tude, que deux métrages viennent, chacun à leur manière, donner réponse à cette question complètement passée de mode, à la fin de l'année. Car au sens commun, cinéma veut désormais dire, non pas invention d'une forme à l'aide de l'image animée, mais réitération de la même fable éculée. Nous

nous orientons vers bien plus désuet encore, et intégralement futuriste en même temps. D'abord le long-métrage *Mouvement propre* sur un texte de Violante Claire, dit par l'auteur préserve soudain la quintessence de ce que le nouveau roman et la nouvelle vague auront tellement galvaudé pour un public qui n'en a jamais voulu malgré les pires compromissions, que

la vomissure s'y était en-gluee. Mais voilà la chose revenue non plus comme « neuf », mais comme vrai et autre. Quant à *Le nez au milieu de la figure*, c'est à un grandiose reportage sur le vif, un pur documentaire sur la création surpri-de sur l'instant même de sa naissance que ce moyen-métrage invite. L'émotion nous noue littéralement les tripes, nous qui avons une dévotion toute particulière

pour le cinéma, d'être au coeur de cette métamorphose que rien ne laissait espérer. Afin de rendre ce qui se doit à de tels événements (ce mot si fatigué vient ici au plus juste titre) des études circonstanciées paraîtront conjointement sur ces deux objets dans un numéro tout spécial de *La cinématomatoquéatrogaphie*, revue qui avait pourtant programmé son suicide, faute de cinéma.

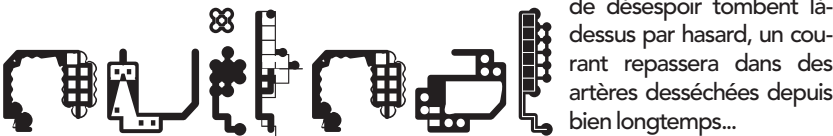


# FULLFLAMME CHEZ SEUL

« Nuitnal redonne son sens à l'anticipation française » écrit Vautréamont au dos du roman de Finette Fullflamme qui paraît chez Seul. Malgré toute sa modestie et ses — quand même — 230 pages, Nuitnal, reprenant nombre de thèmes archibanaux de la science-fiction, les transfère et les élève à la dimen-

sion d'une architecture possible dessinée sur mesure pour une langue française destinée aux très rares. D'autant plus que le livre s'appuie essentiellement sur le dialogue. On n'épuiserait jamais la description du charme si particulier, s'il n'était ineffable (preuve, s'il en faut, de la force de ce livre qui désarme le ba-

vardage à son sujet), des circonstances, des noms, des paysages et des lieux, aéroport désaffecté, somptueux jardins privés, fêtes luxueuses, technologie de la chair, puissance d'évocation scientifico-sociale parfaitement exacte malgré la sobriété des notations... Si quelques Français éparés et pas encore tout à fait morts de désespoir tombent là-dessus par hasard, un courant repassera dans des artères desséchées depuis bien longtemps...



# DISPARITION DU MIROIR PUBLIC

Nous avons traversé des moments pendant lesquels un accord avec un public, la création d'un nouveau public, ne nous semblait pas absurde. Ce n'est plus le cas. Aussi nous retirons les deux nu-

méros du *Miroir Public*, publication d'ailleurs as-sez évative et follement exaltée — ou jamais assez —, de l'accès au téléchargement. Tous ceux qui seront assez fétichistes ou maniaquement collectionneurs, ce que nous ne condam-

Lisez  
TxBnF

(suite de la page 5)  
La création dénaturée, l'art policier, se distingue par un trait curieux; elle ne sait être inventive qu'à la mesure de ce qui a déjà été créé par le passé. Le fonctionnaire d'État estime la création selon les critères des oeuvres connues, examinées, interprétées. Évidemment la création peut être beaucoup de choses... sauf cela qui existe déjà. De même, en parallèle, l'ordre artistique (sic) que nous surveillons les forces de la sommes obligés de promulguer considère l'ordre sous l'angle de la création et non pas sous sa forme inaltérable, qui est la stabilité de la loi. Il est aussi insensé de vouloir maintenir la création sous une forme stable que vouloir transfigurer la loi en une multitude de possibilités changeantes, ou de laisser les créateurs tenter de remettre un peu d'ordre. Une réalité étrange et inquiétante, un jour menaçant se lève : la possibilité habituelle pour « relancer » la création, consistant à « laisser » s'ébattre les for-

ces de la jeunesse, de la fantaisie, de l'irrévérence (méthode classique du « squat d'artistes » orchestré par des flics déguisés en jeunes — les indémodables *provocateurs policiers*\*), pour que le germe de la création trouve un terrain favorable où renaître afin qu'ultérieurement se moissonnent de nouveaux courants, n'a plus l'air d'exister ni même d'être nécessaire. Sans doute, « libérer » sous surveillance les forces de la création au sens d'un élargissement d'une maison de détention n'aura été qu'une sorte d'expédient; car ces forces ne dépendent pas d'une autorisation; c'est bien plutôt le contraire qui se produit : c'est l'art qui permet l'existence de quoi que ce soit, même si ce fait est très généralement occulté dans son évidence. Donc si l'on en croit ce qui se passe aujourd'hui, l'art n'est plus possible, même sous sa forme « en pisciculture ». La création au sens de l'art est perdue et ne se retrouvera pas. Raison pour laquelle tout le monde est artiste — et personne.

La création vient sous une autre forme, inconnue. Et pourtant, elle est déjà là, elle fait déjà usage de toutes les formes avec cruauté et indifférence, seulement préoccupée pas ses fins. Elle n'est pas rassurante; elle n'a pas à l'être. Le monde vient d'ores et déjà par elle, sans que nous nous en apercevions. Notre difficulté est justement de l'entre-

ARF, AFFRE, SOUFFRE SOUFFLE...  
**L'OEUFRE**  
ET OUF — DÉLIVRANCE, ENTRANCE.

# TRANSMISSION DE PONCIFS

La télétransmission n'a pas qu'un seul aspect positif, celui consistant à émietter les masses tout en les coagulant. Elle permet en effet à de très rares de se contacter. Que l'on ne se méprenne pas sur le discours : il ne s'agit pas du refrain habituel vantant la mise en relation de cellules individuelles en foule — l'ambiguïté de la propagande télétransmise réside en cela qu'effectivement la mise en liaison des personnes est un progrès et une sorte de possibilité de sauvetage —, mais qu'en même temps ce chaînage est le plus couramment un simple moyen d'exploitation minière exterminant et aliénant tout ce qui se présente et à l'envi; sans que nous y voyions le moindre inconvénient, sinon pour nous-mêmes et ceux qui ont la dignité de



voir, la comprendre, la saisir pendant qu'elle nous saisit pour nous jeter dans la fusion de son creuset... Cette création n'a plus rien à voir, ni avec l'art, ni avec la politique — ni avec quoi que ce soit qui serait déterminé par les forces anciennes s'établissant sur une création désormais dépassée. C'est une chose que nous savons d'elle, parmi toutes celles que nous ignorons. Cette création est plus vaste, plus globale, moins réduite à des conceptions esthétiques au sens restreint du terme. C'est une création en continu, qui n'est pas contingente aux idées que nous avons sur elle, idées complètement hors service et surtout, une création qui n'est pas du tout d'origine humaine. L'appréhender, la concevoir. Pas aisé! Mais le faut-il, plutôt que s'abandonner à elle et lui faire confiance, au lieu de se barricader contre elle pour essayer de la canaliser, la contraindre, l'exploiter sans plus?



**SURPRISE!**  
Tu verras, la venue au jour du Giga-G dans sa forme tangible est aussi frappante qu'une apparition mystique!

Une chose est claire : ce, et ceux qui sont dans son orbe bienveillant sont portées par elle harmonieusement. Ce n'est pas le triomphe de la banque pour autant. Mais ça peut l'être, si la création a besoin de cette force de destruction pour se procurer ses matériaux.



**2017**  
à certains. Les attermoissements et les déformations au travers du jeu de miroir de la transmission, si cette dernière permet une organisation globale plus efficace, détruisent le fond de ce à quoi cette organisation doit se rapporter, et anéantissent heureusement la grande foule de ceux qui lui sont dévolus.

# LA FOSSE COMMUNE

Que les idées soient rabâchées, banales, est inévitable et n'a aucune importance. Par contre : qu'elles soient traitées dans les conventions les plus ordinaires sous le prétexte éculé depuis bientôt 40 ans de « nouvelles technologies », ou même sans prétexte, est un crime contre la délicatesse du sentiment; il n'en est pas de plus grave et cela n'a rien à voir avec une atteinte au bon goût ou toute autre sorte de niaiserie du même genre. On ne peut plus rêver sans respirer une odeur d'égout, après ça. Rien que d'être atteint par la chose au plus infime degré de sa balourdise (bandes-annonces) et une salissure tenace vient vous gêner l'âme pour un bon (mauvais) moment. Ainsi en va-t-il du dispositif



Fig. 1. L'assassin et sa victime : hêtre tué par un Polypore parasite (Amadouvier).

de visite en VR de bibliothèques du monde, « La Bibliothèque, la nuit », qui ressemble à un package fourgué à la BnF. Il faut dire que le ton « poète », « magique » et « artistique » de circonstance, si facile à entonner, ne peut que surprendre de plein fouet, encore et toujours sous le règne du

totalitarisme culturel (jamais assumé en tant que tel), la candeur fonctionnaire, qui a des idées rétrogrades sur l'invention et la découverte, puisqu'elle ne les aperçoit que bien longtemps après leur action, dans leurs résultats. Il est alors aisé de lui faire prendre la création pour un mécanisme sans secret, aisément reproductible par des professionnels que l'on reconnaît infailliblement à leur manière éternelle d'inventer.

« Peut-être alors se composeront des annales d'un genre nouveau, rapportant des plongées dans des univers vierges et les spécimens étranges, inconnus, qu'on aura rencontrés, tapis dans une jungle inexplorée, dans une forêt pourtant si familière... » écrivions-nous,

à propos d'explorations inédites au cœur secret de la Bibliothèque, dans TXT numéro 8 paru en septembre 2015. Notre proposition semble avoir suscité le contresens, l'interprétation du plus mauvais aloi qui soit. Peu importe, aucun monde ne se crée ainsi, il ne fait que s'émonder. Ce n'est pas le seul piège que nous aurons tendu, ici ou là, aux entrepreneurs qui « se documentent ». Toutefois le danger de telles manifestations, c'est leur apparente innocuité. Leur caractère bonhomme, inoffensif, innocent, empli de bonnes intentions pédagogiques et artistiques. Elles passent presque inaperçues, elles viennent sans troubler le décor, comme si elles avaient toujours été là. Au moins se dit-on, si cela ne fait pas grand bien, cela ne fait pas le moindre mal et n'apportera pas matière à réprobation. Eh bien c'est tout le contraire et il n'y a pas de pire narcotique induisant une plus sournoise somnolence. C'est la tête dans le sac. C'est l'opacité typique de tout un registre de spectacles, tous d'ailleurs, l'un poussant l'autre dans la même atmosphère indifférente d'interchangeabilité. Aucun spectacle ne peut se diffuser sans ce trait singulier dans la trompeuse apparence de leur diversité. Plus la peine de rallumer la salle pendant les entractes. Puis toute chose vient ainsi parce que c'est l'ambiance générale qui la colore et plus rien ne se voit... ne se lit... ne s'entend... Une traîtresse uniformité s'impose peu à peu, tellement plus facile. Pratique. Ça marche... au pas... au supplice pour certains... au tombeau pour tous...

## LES NOUVELLES « CLASSES »

...et la « lutte des classes », démodée? Tout un chacun est désormais un petit-bourgeois et personne n'en possède jamais assez. Passons. Les nouvelles classes se scindent en : d'une part ceux qui estiment détenir légitimement le savoir, les compétences et les capacités créatives d'invention. De l'autre, ceux qui se considèrent spoliés de cette considération, et qui se demandent,

avec raison il faut bien le dire, pourquoi on ne



les traiterai pas comme de grands savants et de grands poètes, puisque la classe qui s'arroge despotiquement ces distinctions est notoirement, bien que disposant de meilleures chances de parvenir à un meilleur état, aussi stupide qu'elle — et qu'après tout,

avec la technologie, tout le monde a la connaissance dans la poche. Les deux clans sont également et doublement ignares, car le savoir et la poésie ne se manifestent jamais dans une classe, seulement dans des personnes, et encore, fort rarement.

## ADIEU L'AFFRANCE

L'affreuse, la rance, celles de nos politiciens industriels, la degaullée comme la française mite errante, ce mauvais papillon, sous toutes ses métamorphoses transmutées et navrantes, et toutes les théogonies des mémaîtres du monde, et à leurs chiants chienchiens.

Vive la franche, vive, celle de nos bons francs, marabouts, consacrant, rieurs et

batailleurs en toute rigueur, celle d'un franc-cœur. Bons



frères et bons germains, c'est dire, amis de tout le vrai genre humain. La France s'est laissée pousser la frange. Il y a une vache qui a quitté son enclos, une vache qui rit. On aurait pu lui mettre des dents, mais elle a ses cornes. L'industrie, elle s'en est fait une parure, une paire



de boudes, elle s'en rit. Sa vie ne tient plus seulement dans les huit portions d'une boîte en carton.

## CULTURE PLÈBE

Pour les plèbes, il n'y pas pas « une » culture mais, comme pour elles, « des » cultures, tolérance oblige. Mais en fait tout ce que la très intolérante plèbe s'attribue comme étant sienne, inventions, traditions, arts, tout cela lui a été

légué et inculqué péniblement et à son corps défendant par ceux sur lesquels elle a roulé sans les voir; la voilà qui se targue de ses vénérables antécédents! En gros et en détail, tout ce qu'elle n'a annexé sans y rien comprendre que pour

le réduire en amusants confettis. Il va falloir décontaminer ce qu'elle n'a pas complètement salopé.

**LASSITUDE**  
ACTUALITÉS  
lassitude-actualités est une publication des presses de lassitude.  
INFO@LASSITUDE.FR  
LASSITUDE.FR  
GRATUIT FRANCE 2017. VI  
9 782372 211505



## DERNIER POÈME

Show Devant ose publier le scandale du dernier poème dans son numéro 3. Ce poème est constitué d'un seul mot. Pour un

dernier assaut poétique, on peut dire qu'il est exténué. À quand le poème à aucun mot? Ce sera plus expéditif.